

CULTURE/

TF1 Info et à sang

Projet étonnant, à mi-chemin entre documentaire et «workplace comedy», «Une télévision française» reconstitue sur scène la rédaction de la première chaîne autour de sa privatisation, en 1987. Une fresque mordante portée par le rigoureux travail d'enquête de son créateur, Thomas Quillardet.

Par **ADRIEN FRANQUE**

Du théâtre. C'était le 3 avril 1987, en direct sur TF1. Cet après-midi-là, Francis Bouygues fait face aux membres de la Commission nationale de la communication et des libertés (CNCL), avec l'ambition d'acquérir

50% du capital de TF1. La première chaîne est en voie de privatisation, mise sur le marché par le gouvernement de Jacques Chirac. Aux côtés de l'empereur du BTP, on retrouve notamment Patrick Le Lay (futur PDG de la une) ou Bernard Tapie, partenaire financier, qui a également coaché la troupe pour ce grand oral.

CRITIQUE

Tous les moyens sont bons. Le ministre de la Communication, François Léotard, voudrait que TF1 soit une chaîne familiale axée sur la culture. Alors, les répliques vantant un «mieux-disant culturel» ont été soigneusement répétées. Patrick Le Lay: «Faire absorber au public français des séries américaines, ce n'est pas une fatalité.» Bernard Tapie: «Quand on est la grande chaîne de télévision qu'est la une, il faut, de temps en temps, savoir oublier l'audimat.» Ou encore: «La grande musique classique, on doit la rendre événementielle. On doit pouvoir traiter l'année Ravel, ou l'anniversaire d'Olivier Messiaen.» Rétrospectivement, l'audience de Bouygues a des allures de braquage à visage découvert, sourire en coin. La suite est connue: le groupe de BTP s'adjugera TF1 pour 3 milliards de francs quelques jours plus tard et en fera une télévision commerciale, surtout remplie de programmes de divertissement. La farce du 3 avril 1987 est le point de rupture au cœur d'*Une télévision française*, dernière création du metteur en scène Thomas Quillardet, jouée à la Comédie de Reims depuis le 2 octobre. Intimidante sur le papier, la saga industrielle de trois heures est en réalité une fresque gé-

néreuse jouée au rythme enlevé d'une sitcom. Certes, l'ombre des enjeux autour de la gouvernance de la première chaîne plane, mais la pièce vibre surtout de la polyphonie des journalistes de la rédaction de TF1. Dix ans durant, les faillites et les réussites d'une intelligence collective, sans surlignage ou critique facile des médias: comment ces journalistes reçoivent et donnent à voir Tchernobyl, la mort de Pierre Bérégofov ou la guerre en Irak. Comment se nouent et se dénouent les carrières, du rôle de stagiaire à celui de correspondant à Washington. Et comment les sujets sur les sacs à pizza ont remplacé peu à peu l'actualité internationale.

CHASSE-TRAPPES

Dans un café du V^e arrondissement de Paris, Thomas Quillardet explique avoir été guidé par une idée: «Comment nos souvenirs ont été fabriqués par la rédaction de TF1.» Les racines d'*Une télévision française* viennent de là: «J'ai habité à Sartrouville [Yvelines] toute mon enfance et j'avais été assez marqué par les émeutes en 1991, raconte Quillardet. L'idée de base, c'était donc le décalage entre ce que je ressentais à 10-11 ans à propos de ce qui se passait dans ma ville et ce que je

voyais à la télévision.» Après s'être noyé dans les archives de l'INA, la création plus personnelle sera vite supplantée par un désir de reconstitution à plus grande échelle de la télé de ces années-là. «J'ai revu les génériques, les publicités, le style d'écriture des JT...» Esthétiquement, c'est réussi. Le décor unique, modulable et tout en chaussetrappes, rend subtilement cette modernité nineties aujourd'hui un peu terne, en teintes de gris et barres de métal rouges. Au fil de la pièce, on passe des bureaux enfumés de la rue Cognacq-Jay aux open spaces de l'actuelle tour TF1 à Boulogne-Billancourt. Thomas Quillardet: «C'est aussi, j'espère, une pièce sur le travail en général, les changements de management, les carrières qui se font, l'organisation qui se modifie...»

On pense effectivement à ces workplace comedies, séries télé où la vie de bureau est prétexte à gags et frictions. On retrouve d'ailleurs dans *Une télévision française* Benoît Carré, aperçu dans l'éphémère adaptation française de *The Office* (le Bureau, une saison sur Canal+ en 2006). Généreuse, la troupe de dix comédiens interprète 70 personnages annexes, au-delà de leurs rôles principaux. Une fluidité dic-





Dans Une télévision française, dix comédiens incarnent 80 personnages.

PHOTO FERRIE GROSBOIS

Pour nourrir sa création, Thomas Quillardet a ainsi rencontré depuis 2017 une trentaine de journalistes et dirigeants de médias. Des témoins de l'époque parmi lesquels Anne Sinclair, Bruno Masure ou Michèle Cotta. Des journalistes en poste plus anonymes aussi, pour comprendre les dynamiques d'une rédaction. Le metteur en scène a passé une journée à Mediapart ou a été accueilli par Gilles Bouleau à la tour TFI. «Je trouvais intéressant de faire un spectacle sur les journalistes, car les salles de rédaction sont des espaces très vivants», raconte Quillardet. «J'imaginai les conférences de rédaction comme très théâtrales avec plein d'ego, de personnalités très différentes.» En réalité, les journalistes interrogés lui ont surtout raconté des fonctionnements très hiérarchisés, sans engueulades, sans effusion. «Un journaliste s'est décrit comme un "pion consentant", il m'a dit "Je fais ce qu'on me dit et parfois j'ai des idées"», raconte-t-il.

Ou une autre, reporter télé dans la vingtaine, qui décrivait le processus taylorisé, au parfum nauséabond, de fabrication du JT: «Ils attendent que la conférence de rédaction se termine, leur chef de service leur donne leur sujet de reportage, ils vont voir leur cameraman qui va leur demander, "alors, c'est quoi ta merde?", décrit Quillardet. Quand ils reviennent, la monteuse leur dit, "c'est quoi ta bouse?". C'est une succession de gens qui ont l'impression de faire de la merde. Et en même temps, ils sont aussi coincés: ils réalisent leur rêve d'être

«Je ne veux pas jeter l'opprobre sur les journalistes, parce que, au fond, c'est de nous, du téléspectateur, que l'on parle.»

Thomas Quillardet
auteur et metteur en scène

journaliste dans une grande boîte, en étant plutôt bien payés.» Une télévision française montre bien ce glissement d'une information inventive, bancal aussi parfois, qui vient des journalistes, à une information plus formatée et verticalisée, indexée sur des impératifs d'audience. Là encore, sans trancher: «Pourquoi l'information serait meilleure sur le service public?» se demande un personnage. «Mon projet s'interroge sur le journalisme d'aujourd'hui, sans, j'espère, figer quelque chose», dit Quillardet. Je connais très bien le Brésil, où il n'y a pas de pluralité des médias. Tout est concentré dans deux grands groupes industriels, Globo et Abril. Notamment quand il y a eu la destitution de Dilma Rousseff, j'ai vu le danger énorme qu'il pouvait y avoir quand il n'existe pas de vie journalistique.» Et d'ajouter: «Je ne veux pas jeter l'opprobre sur les journalistes, parce que, au fond, c'est de nous, du téléspectateur, que l'on parle. TFI cartonne, et a cartonné. Quand ils ou-

vrent le JT sur le squat des maisons secondaires pendant l'hiver plutôt que sur la sécheresse en Érythrée, ils font plus d'audience, parce qu'on préfère regarder le premier sujet.»

NUMÉROS MUSICAUX

C'est au moment où l'un des protagonistes s'emporte dans l'exposé lyrique d'un reportage idéal, où il prendrait le temps de suivre la mousson à travers l'Inde, qu'on s'aperçoit d'une certaine homonymie de la pièce, perturbée jusque-là seulement par des numéros musicaux (une reconstitution de la fête démesurée de la privatisation) ou des parodies furtives de *Dallas* et *Beverly Hills*. Un rythme qu'on peut aussi trouver raccourci avec le fond: les actualités traversent inlassablement la rédaction, qui les digère puis les recrache, entre violences policières (la mort de Malik Oussekine), crises sanitaires (Tchernobyl) ou montée de l'extrême droite (Jean-Marie Le Pen). Et tout s'accélère avec la création de LCI. Pas de prémonition ou de clin d'œil volontaire, c'est simplement que «la France est en boucle sur les mêmes sujets depuis quarante ans», note Quillardet.

La gouvernance de la première chaîne, elle aussi, revient dans l'actualité. Depuis mai, TF1 prévoit de se marier avec M6 dans une relative indifférence comparée à l'époque de sa privatisation. En 1987, *Télérama* titrait «Ils ont marché sur la une», et la question était débattue sur tous les plateaux. Ironiquement, en revoyant les images de l'audition du groupe Bouygues, on se rend compte que Patrick Le Lay engageait une autre promesse intenable: «Si vous nous choisissez, nous ne ferons courir aux créateurs, aux différents acteurs du monde de la communication, aucun risque de concentration excessive, aucun risque de position dominante.»

S'intéresser à la première chaîne pour Thomas Quillardet, même sans expliciter de point de vue critique dans sa mise en scène, c'est aussi mettre les spectateurs en débat avec le meuble TF1, et le fait accompli de cette privatisation trentenaire. «Il y a eu un appel d'offres, c'est normal, dit-il. Mais ces gens ont quand même menti. On en fait quelque chose ou pas? On récupère la concession? On demande des comptes trente ans après? C'était quand même un objet public, qui nous appartenait à tous.»

UNE TÉLÉVISION FRANÇAISE
de THOMAS QUILLARDET
En tournée (Châteaufort-Malabry, Chelles, Cherbourg, Paris...) jusqu'à fin février 2022.

tée par les moyens disponibles. «Dans l'idéal j'aurais voulu 80 acteurs pour 80 personnages, mais ça serait devenu une comédie musicale», dit Quillardet. Une actrice fluette enfle alors le large costard de Francis Bouygues, un comédien noir se retrouve à jouer Jean-Marie Le Pen. Des effets comiques jamais appuyés.

gée dangereuse pour la consommation car trop chargée en particules radioactives.» Une mise en scène. «C'est visuel et c'est de l'info», raconte le personnage inspiré de la reporter.

«FAIRE DE LA MERDE»

Dans ses codes empruntés aux séries, *Une télévision française* nous évoque aussi une version locale et vintage de *The Newsroom* d'Aaron Sorkin, l'esprit de sérieux en moins. Dans la pièce de Thomas Quillardet, les événements viennent percuter la rédaction. Comment traiter la catastrophe nucléaire de Tchernobyl, quand les autorités assurent que le nuage radioactif s'est arrêté avant la France?

Dans un reportage diffusé au 20 heures en 1986, la journaliste Corinne Lalo se place à la frontière franco-allemande, une salade à la main pour souligner les différences de prise en compte du risque sanitaire entre les deux pays. «De ce côté-ci, c'est la France. Et la salade est jugée parfaitement saine, pointe la journaliste. Mais de ce côté-là, c'est l'Allemagne, et la salade est ju-



Audition de Francis Bouygues devant la CNCL, ancêtre du CSA, le 23 juin 1987. JAMES TFI SIPA